62e ANNEE (7e Série) N° 14 3 AVRIL 1952

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER Protonotaire apostolique *ad instar participantium* Directeur	Mgr F.-M. CATHERINET Prélat de la Maison de Sa Sainteté Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Migrations du saumon. — II. Sa croissance. — III. Découvertes astronomiques. — IV. La pensée et le cerveau. — V. Discours d'un savant atomiste. — VI. La viticulture chez les Anciens. — VII. Voyage à Compostelle. — VIII. Sur Marie d'Agréda. — IX. Les Mémoires du duc de Windsor. — X. Les Témoins de Jéhovah. — XI. Un grand historien des Papes : Ludwig von Pastor.

I

« Il n'est sûrement pas un de nos lecteurs qui ne connaisse quelque représentant de la famille des *Salmonidés*, qu'il s'agisse de la truite ou *Salmo fario*, qui peuple les torrents alpins, de la truite de lac ou *Salmo lacustris*, de la carpe si estimée ou *Salmo carpio* [1] qui vit dans le lac de Garde, pour ne citer que les plus communs. »

C'est par ces lignes appétissantes que le P. G. Bosio, S. J., commence un article sur le saumon, dans la *Civiltà cattolica* du 19 janvier 1952. Peut-être nos lecteurs se souviendront-ils qu'il nous a entretenus des mœurs de l'anguille, il y a 2 ans.

A l'inverse de l'anguille qui descend dans les mers pour se reproduire, le saumon quitte la mer pour se multiplier dans les ruisseaux de montagne. Mais il s'agit non des salmonidés indiqués ci-dessus, mais uniquement du saumon proprement dit, ou *Salmo salar*. On ne le trouve pas dans les eaux de la Méditerranée et par suite dans aucun des fleuves qui s'y déversent. Mais il abonde — ou plutôt il abondait jadis, car il se fait rare — dans les fleuves ou rivières qui se jettent dans l'Atlantique, et les mers qui en dépendent, des deux côtés de l'Océan. Dans le Pacifique, on rencontre un de ses proches parents, en plus gros, l'*Oncorhynchus*, qui peut dépasser un mètre de longueur et un poids de 45 kilos [2].

Le saumon, considéré comme une pièce de choix, de chair exquise, d'une belle teinte rose, tend à disparaître non seulement en raison de l'acharnement des pêcheurs, mais aussi et surtout à cause de la pollution des eaux par les usines et les égoûts des villes.

Le P. Bosio se propose de nous décrire les migrations du saumon. Il nous montre les saumons adultes se réunissant, comme pour une mobilisation mystérieuse, dans les estuaires des fleuves. On les voit alors grouiller en un fourmillement prodigieux. Ils restent là quelque temps, dans les eaux demi-salées et demi-douces, comme pour s'habituer au changement de milieu. Ils sont alors une proie facile pour les pêcheurs et pour les bêtes fauves, notamment les renards, les ours blancs, en pays froid.

Cette première migration groupe surtout, au début de l'hiver, les gros poissons, ceux qui pèsent une vingtaine de kilos. Une fois adaptés, ils commencent à remonter le fleuve de leur choix. Ils se forment en bandes de trente à quarante, sur deux files, conduites par un « individu vieux et robuste ». Les voilà donc engagés dans leur voyage de noces qui sera pour la plupart le voyage de mort !

Ils ne vont pas aussi vite que l'anguille qui, sans manger, sans s'arrêter, part pour un voyage analogue, jusqu'à la mer des Sargasses. Le saumon, lui aussi, reste à jeun, durant son parcours. Il a des obstacles à surmonter que l'anguille n'a pas, car il doit franchir des rapides et parfois des cascades. Mais il va posément, sans hâte ni nervosité. Et, mesurant ses forces, il remonte en alternant la fatigue et le repos. Quand il arrive au pied d'une cascade, il devient plus agité. Les gros saumons se remuent, frétillent, s'exercent entre eux, montrent leur museau pour plonger aussitôt dans les profondeurs. Puis, soudain, après des heures de ce manège, on voit un éclair qui fend les airs, c'est un saumon qui a accompli un saut formidable — méprisant le plus souvent les « échelles de montée » ménagées par les ingénieurs de nos barrages — et qui a franchi la cascade d'un seul bond, suivi par ses congénères. Après cet exploit, on se repose de nouveau, en quelque fond, à l'abri de la lumière que le saumon déteste. Puis on repart.

L'explication de ce voyage extraordinaire semble avoir été donnée par L. Roule, un zoologiste français [3]. Selon lui, à cette époque du frai, le saumon a un besoin physique d'oxygène. Or, il n'en trouve que 3 ou 4 cm³ par litre, dans l'eau de mer, et de 9 à 10 cm³ dans les fleuves, avec augmentation selon l'altitude. — (Comme terme de comparaison, rappelons qu'il y en a 200 cm³ dans un litre d'air !) — Le saumon, donc, à mesure qu'il s'alourdit par le poids des œufs ou de la laitance, qui, chez les femelles ira jusqu'à 20-25 % du poids total, et

[1] Pour prévenir toute confusion, précisons qu'il ne s'agit pas ici de notre carpe ordinaire qui n'est pas un salmonidé mais un *cyprinidé : cyprinus carpio*.

[2] Le *Larousse du XXe s.*, assure que notre saumon peut atteindre deux mètres, mais ce doit être un cas extrême.

[3] L. Roule, *Les poissons et le monde vivant des eaux*, Paris, 1929, tome III, p. 55 et s. — Voir aussi W. L. Calderwood, *Les Saumons*, Paris, 1939, p. 85 et s.

chez les mâles, plus de 10 %, recherche un supplément d'oxygène, ce qui le fait monter vers un air toujours plus pur ! Il fera de la sorte, selon les cas de 300 à 2.000 km., pour aller faire son nid au terme du voyage. Il y arrive exténué, mais il y trouvera au moins la solitude, et partant la sécurité pour sa précieuse cargaison d'œufs à féconder.

Il est arrivé — nous parlons du gros saumon — en plein été. Il a donc mis six mois ou plus pour son trajet total. Les saumons plus petits, partent plus tard. Ils sont longs de 60 à 80 cm et pèsent de 5 à 10 kilos. Ils se mettent en route au printemps. Les plus petits encore, 3 à 4 kilos, ont le temps de les imiter en été. Mais ni les uns ni les autres ne s'arrêtent en chemin. Ils arrivent donc tous avant l'hiver au point désiré.

Et en ce point, toujours retrouvé avec une exactitude incroyable, ils font leur nid. Et ce n'est pas là une métaphore. C'est bel et bien un travail méthodique et suivi, une sorte de labourage, dans le fond du trou qui sera le lieu de la ponte. Par milliers nos voyageurs frottent à tour de rôle leur ventre sur le fond et y creusent des sillons. Ils frottent si fort qu'ils en sont parfois tout en sang. Tout se passe comme si un prurit insupportable les obligeait à râcler le sable et le gravier qui tapissent le fond de la rivière. Mais si le prurit existe, il faut reconnaître qu'il entre dans un plan voulu par le créateur de la vie !

Enfin, le moment solennel est arrivé. Les femelles viennent, toujours à tour de rôle, se poser sur l'un ou l'autre des sillons qui forment le nid de l'espèce, et là, par une forte contraction de leurs flancs elles laissent tomber tout un paquet d'œufs, que les mâles arrosent aussitôt de leur laitance. Chaque femelle, après un temps d'arrêt entre chaque ponte, revient sur le même sillon ou sur un autre, jusqu'à ce que tous les œufs aient été évacués. Lorsque tout est fini, les mâles, ayant, consciencieusement et méthodiquement, arrosé la ponte générale, la recouvrent avec soin de sable et de gravier, pour empêcher l'espoir de la race d'être balayé par une crue ou dévasté par des animaux pirates. Puis, c'est le voyage de retour. Les poissons sont épuisés, vidés, et même en partie transformés, car, chez beaucoup, la mâchoire inférieure devient saillante et crochue et loge son bec dans une échancrure de la mâchoire supérieure. On les appelle pour cette raison des *bécards*. Ceux qui arrivent néanmoins à la mer perdront cette déformation, dès qu'ils y auront retrouvé leur vigueur.

En ce cas, ils referont leur voyage au bout d'un an ou deux. Bien peu feront ce voyage trois fois, dans leur existence. Pour la plupart, le voyage de noces fut le premier et le dernier de la vie !

II

Mais que deviennent maintenant les œufs laissés au nid ? La suite de l'article du P. Bosio va nous le dire. La petite membrane qui entoure l'œuf commence par se durcir, se fortifier au contact de l'eau glacée de la montagne. Au bout de 30 heures seulement, l'opération est finie. L'œuf est désormais à l'abri des chocs et des accidents variés qui le menacent. Pourtant cette membrane si résistante laisse filtrer assez d'eau pour les besoins du futur alevin. Mais il se forme une seconde membrane, pour lui barrer la route, vers l'intérieur de l'ovocellule. Au sein de cette ovocellule, un merveilleux épanouissement se produit, les cellules se multiplient, puis se répartissent en constructions distinctes : système tégumentaire, système musculaire, système osseux, système nerveux. Cette différenciation est le mystère et le prodige de la vie ! En soixante jours, la larve est complète. C'est là un phénomène dont nous faisons honneur à la sage et prévoyante *nature*, mais ici le mot nature ne peut être qu'un autre nom de *Dieu*.

Une fois arrivé à la perfection de son être, l'alevin trouve moyen de rompre la résistance de la membrane qui l'entoure. La dure capsule est « digérée » en quelques heures, au moment précis où elle doit l'être, ni avant, ni après, sans effort et sans fatigue, au moyen d'un *enzyme* ou d'une *diastase*, qui se trouve là opportunément !

Les petits êtres issus de leurs membranes sont longs d'environ 20 millimètres, mais, chose étrange, ils portent, sous le ventre, une sorte de vessie saillante et molle, qui va rester jusqu'à la mise en mouvement des nageoires, encore absentes ou à peine visibles. Ces vessies providentielles — on ne peut de nouveau éviter le mot — sont des garde-manger pour l'alevin. C'est comme une grosse hernie, mais nutritive, qui va les alimenter jusqu'au fonctionnement des moyens de locomotion. A ce moment, la vessie disparaît ; les alevins se tournent et retournent, et se fixent dans le sens opposé au courant, ce qui leur permet de recevoir dans leur bouche les êtres microscopiques entraînés par les eaux et qui vont leur servir de nourriture. C'est une sorte de *plancton*, seul aliment qu'ils puissent digérer.

Les premiers mois sont consacrés davantage à la « finition » de l'organisme qu'à la croissance. Mais quand arrive l'été, les petits saumons sont déjà caractérisés : un an après l'éclosion, ils mesurent de 5 à 6 cm de long ; un an plus tard, de 10 à 15 cm. De quoi vivent-ils alors ? Surtout de petits crustacés, et c'est justement ce qui leur donnera ce ton rose de la chair. La même couleur que l'on rencontre chez la « truite saumonnée » vient de la même cause ; elle se nourrit de petites écrevisses ou d'autres crustacés aquatiques.

Nos jeunes saumons, arrivés à leur troisième hiver, subissent une vraie transformation extérieure. Leur livrée, jusque-là gris-rose sombre, devient bleue avec des reflets roses et pourpres. Mais les mutations internes sont encore, semble-t-il, bien plus graves. Car, au printemps, un mouvement irrésistible les emporte loin du lieu de leur naissance et de leur enfance. C'est comme une fièvre de mouvement, une passion du voyage, une « bougeotte » inquiète et nerveuse. Et ce n'est ni la joie du printemps revenu, ni le besoin d'une nourriture plus abondante, après le jeûne relatif de l'hiver, qui les guide et les pousse, car les alevins d'un an ou deux continuent leur vie placide au même lieu. Il y a comme un malaise profond au fond de leur être. Il faut qu'ils partent, sans savoir pourquoi, cela va sans dire ! Et de fait, voilà nos jeunes saumonneaux, âgés de trois ans et un peu plus, et qui ne seront adultes qu'à cinq ans révolus, qui se mettent en route, et refont à

l'envers le trajet de leurs parents, sans se tromper de direction. Ils vont presque constamment *à reculons*, sauf pour retrouver un courant lorsqu'ils en ont perdu un autre. Ils ont donc le museau à contre-courant, et Roule explique cela par horreur de la lumière : *Lucifugia*, dit-il ! Mais, semble-t-il, cela n'explique pas tout. Sans doute, à l'aller et au retour — car les deux bandes, la montante et la descendante, se croisent en route — les saumonneaux et les saumons adultes ont la même position, à contre-courant et à l'abri de la lumière, mais il faut bien qu'il y ait un instinct interne aussi.

Quoi qu'il en soit, nos saumonneaux poursuivent leur route, rarement en surface, mais au fond de l'eau, les nageoires appuyées sur le fond et le frôlant. Et ils arrivent à l'embouchure du fleuve. Là, ils s'arrêtent quelque temps, pour s'habituer à l'eau salée et se libérer des parasites d'eau douce. Puis, quand l'adaptation est au point, ils se jettent d'un coup dans l'océan et s'y perdent en toutes directions. L'expression : s'y perdent, est la seule qui convienne, car ils ne laissent aucune trace de leurs bandes et en dépit de toutes les recherches, il a été jusqu'ici impossible de savoir où ils vivent. Il semble, que loin des côtes, éparpillés dans des champs d'éponges et des bosquets de coraux, au sein d'une nuit perpétuelle, par 5 à 600 mètres de profondeur, et une température constante de 4 à 5 degrés centigrades, qui les prépare à la température des ruisseaux de montagne en hiver, ils passent leur vie à l'abri de la lumière en se nourrissant des innombrables sortes de crustacés qui peuplent les fonds marins et qui leur donnent cette belle chair rose, si estimés des gourmets ! Il semble, disons-nous, car nul jusqu'ici n'a pu en fournir la preuve directe. Mais sûrement la nourriture ne peut leur manquer, car ils grossissent rapidement. Si leur croissance jusqu'à l'arrivée en mer a été plutôt lente, à partir de ce moment, ils augmentent de poids, deux, trois et même quatre fois plus vite que les autres poissons de mer.

Au bout de quelques années de ce plantureux régime, ils sortiront à l'improviste de leurs abîmes, se réuniront en formations serrées dans les embouchures des fleuves, prêts à accomplir le grand voyage que nous avons décrit. C'est alors qu'un grand nombre tomberont dans les filets des pêcheurs pour être offerts sur nos tables, soit à l'état frais, soit en conserves de toutes marques. Car il se fait un commerce considérable de saumons, dans l'univers :

« Nous saurons alors — en les mangeant — nous rappeler le mystère et la tragédie dont ces chairs exquises recèlent le souvenir ! »

III

Avec la *Revue de Paris* de février 1952, et l'article de Pierre Rousseau intitulé *L'Astronomie découvre un nouveau Ciel*, nous ne quittons pas le domaine scientifique, mais nous changeons de secteur. Toutefois, nous ne trouverons pas de moindres merveilles : *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Il s'agit, en toute vérité, de la chose la plus inattendue, la plus extraordinaire que l'on puisse imaginer. Mais procédons de la manière génétique, c'est-à-dire selon le processus de la découverte.

Vous avez remarqué plus d'une fois, et avec ennui, ce « bruit de fond » qui gâte pour vous les auditions de votre poste de radio. Ce bruit est dû, pour une part aux parasites du voisinage : moteurs, ascenseurs, aspirateurs, lignes de haute tension, etc. ; pour une autre part aux orages lointains ou proches ; pour une troisième aux électrons qui circulent dans les lampes. Mais y a-t-il encore autre chose ? La firme américaine, *Bell Telephone Laboratories* voulut, en 1932, en avoir le cœur net. Elle dit à Karl Jansky, l'un de ses ingénieurs :

— « Allez vous installer un laboratoire en pleine campagne. Là, vous n'aurez plus de parasites industriels, et comme il ne faut guère songer à diminuer le bruit des électrons, vous pourrez attacher tous vos soins à réduire l'influence des parasites atmosphériques ».

Jansky obéit, s'installa à Holmdel (New-Jersey), et mesura avec soin le bruit de fond.

— « Tiens, se dit-il, ce bruit de fond est plus intense que ne le voudrait l'agitation des électrons. Y a-t-il donc de l'orage dans l'air ? »

Il construisit une grande antenne verticale en forme de rideau, capable de pivoter dans tous les sens et il chercha dans quelle direction les parasites avaient le plus de force. Et voici qu'il constata avec stupéfaction que ce point était étroitement localisé, mais *tournait régulièrement au cours de la journée*, d'un mouvement uniforme en 23 h. 56 m. 4 secondes exactement.

Ce ne pouvait pas être un orage. On lui fit observer que cette rotation correspondait à celle de la terre par rapport aux étoiles... C'était la clé du mystère ! Il fut aisé d'identifier ce point d'où venaient des parasites stellaires : la constellation du Sagittaire, c'est-à-dire le point le plus dense de ce fouillis d'étoiles que nous appelons la *Voie lactée* ou *Galaxie*.

Il fit part de ce qu'il avait découvert. On lui répondit qu'il n'était pas chargé de rechercher l'origine des parasites, mais de les éliminer. Il s'appliqua donc à sa tâche et n'en sortit plus.

Heureusement, un certain Grote Reber, modeste électricien de 24 ans, avait entendu parler de l'expérience de son compatriote, Jansky. Il essaya de le reprendre, pour son compte, en partant de cette idée qu'il s'agissait d'ondes radiologiques, donc très longues — quelques mètres au lieu de quelques dix-millièmes de millimètres, comme pour les ondes lumineuses. — En 1937, il construisit, dans son jardin, en Illinois, une sorte de projecteur, dont le miroir avait 9 mètres de diamètre, en acier poli, mobile en toutes directions. C'était une sorte de *radiotélescope*, un appareil récepteur d'ondes radiophoniques galactiques. Tourné vers divers points du ciel, il faisait entendre un « bruit de fond » plus ou moins fort. Le bruit augmentait sensiblement, en visant la Voie lactée, et le maximum était atteint en face du Sagittaire. Les revues scientifiques américaines rendirent compte des constatations de Grote Reber, mais ce n'était qu'un *amateur*, donc une entité négligeable pour la science officielle.

Mais voici que, le 26 février 1942, les radars britanniques, détectèrent une alerte aux avions ! L'alerte ne prit fin que le soir... Les observateurs furent intrigués par le fait que l'avion soi-disant détecté était rigoureusement dans la direction du

soleil et disparaissait à son coucher, puis reparaissait à son lever. Le même phénomène se reproduisit les 27 et 28 février. On en référa aux sommités scientifiques et tout cela parvint aux oreilles d'Appleton, qui s'écria :

— « Eh ! il est inutile de chercher plus loin, c'est tout bonnement le soleil que repèrent vos radars ! Cet astre émet certainement des ondes, que reçoivent vos appareils comme si elles étaient lancées par un émetteur terrestre ! »

La guerre sévissait. On ne parla de rien, mais en 1945, Appleton publia, dans *Nature* (revue anglaise), les observations de 1942. Cette fois, les pontifes de la science s'émurent ! On monta, avec les radars pris aux Allemands, des *radiotélescopes*, dans le genre de celui de Reber, en 1937. On n'eut pas de peine à constater que le soleil émet des ondes radiophoniques, en quantité, mais on fut stupéfait de constater que la puissance des ondes enregistrées était hors de proportion avec la température solaire, évaluée à 6.000 degrés centigrades. Il faudrait, pour rendre compte du fait, au moins *un million de degrés*. Et, outre le « bruit de fond » monotone produit par le soleil, on entend parfois un brusque éclat, un sursaut, qui dure quelques minutes et correspond aux éruptions solaires. A ces éruptions correspondant des troubles sur la terre :

« le trafic radioélectrique s'arrête ou se détraque, la boussole s'affole et cesse d'indiquer le nord, des aurores polaires illuminent l'atmosphère, le sol se sillonne de courants électriques et il n'est pas jusqu'à notre bon vieux télégraphe qui ne subisse de sérieuses perturbations... »

Si bien qu'il existe des équipes de guetteurs solaires chargés de surveiller les éruptions, car une petite éruption annonce toujours une plus grande, de telle sorte qu'on peut prévoir et prévenir les troubles indiqués ci-dessus. Bien mieux, on a monté, à Meudon, auprès de l'observatoire solaire, de réputation mondiale, le plus puissant *radiotélescope* français. C'est un radio-récepteur paraboloïde, mesurant 7 m. 50 de diamètre. Il est astreint, par un mouvement uniforme, à suivre le trajet du soleil, dont il recueille et concentre les ondes radiophoniques, sur 55 cm de longueur d'onde. Les ondes sont renvoyées à un appareil inscripteur, dont les zigzags indiquent les variations de l'émission solaire. L'Ecole normale supérieure possède un appareil identique, travaillant sur 1 m. 90 de longueur d'onde, à Marcoussis (Seine-et-Oise).

Ces appareils ne sont pas des télescopes : ils ne *voient* pas, ils mesurent l'intensité des ondes radiophoniques venant du ciel, car ils sont aptes à recueillir les ondes de la Voie lactée, comme celles du soleil. On arrive ainsi à dresser des *cartes radiophoniques* du ciel.

Mais voici l'incroyable, l'inattendu, le nouveau ! *Ces cartes radiophoniques ne coïncident pas, mais pas du tout, avec les cartes galactiques ordinaires.* Lorsque l'on braque le radiotélescope sur une belle étoile, Sirius ou Vega, ou sur un coin riche en étoiles, l'émission radiophonique peut n'être pas plus forte qu'ailleurs.

« C'est là quelque chose de vraiment curieux, car il oblige à admettre que les étoiles n'entrent que pour une faible part dans ces ondes galactiques, et que la plus grande portion de celles-ci surgit de sources que nous ne voyons pas. »

Ainsi, en 1948, Bolton et Stanley, à Sidney, Ryle et Smith, à Cambridge, constatèrent un « bruit de fond » renforcé en un certain point de la constellation de Cassiopée, et un autre du Cygne, alors qu'en ces points-là, il n'y a que des étoiles insignifiantes ! Il existe donc des *radio-sources* ou *radio-toiles, différentes des étoiles lumineuses !* Ryle et Bolton essayèrent de mesurer ces radiosources. Ils constatèrent que :

« il existe, dans le ciel, mêlé au peuple des astres visibles, toute une population d'astres invisibles, que l'infirmité de nos sens nous condamne à ignorer à jamais. »

Que peuvent être ces *radio-étoiles ?* D'énormes masses de gaz qui, par un mécanisme encore inconnu lanceraient sans trêve des signaux de T.S.F. ? C'est dans la nébuleuse du Crabe, masse nuageuse à peine visible, que se trouve l'une de ces radioétoiles les plus intenses. — S'agit-il plutôt de véritables étoiles, trop peu chaudes pour briller, mais capables d'émettre des ondes radioélectriques au lieu d'ondes lumineuses ? C'est possible, mais on a calculé que l'un de ces centres, celui de Cassiopée, rayonne 156.000 fois plus que le soleil !

Voilà du « pain sur la planche » pour les astronomes. Ils ont à reconstruire leur univers stellaire à partir des constatations récentes et futures. Tous leurs calculs sont à compléter. Auprès de l'univers visible grouille un univers invisible, mais que les radiotélescopes peuvent déceler et mesurer.

« Ne nous dissimulons pas, conclut notre article, qu'il s'agit de l'une des plus grandes découvertes de tous les temps. Le voile d'Isis vient de s'écarter un peu plus devant l'homme interdit ; mais, déjà, armé du flambeau de la science, il s'apprête, d'un pas hardi, à franchir le seuil du mystère !... »

Les imaginations peuvent se donner libre cours ! L'univers est décidément plus étonnant encore que nous ne supposions.

IV

Il y a quelque chose de non moins étonnant, quelque chose, au contraire, de plus admirable encore, c'est la fertilité de ressources de l'esprit humain. De quelques données acquises par ses sens, ou pour mieux dire, des instruments qu'il sait construire pour élargir la portée de ses sens, il part à la conquête des mystères stellaires et bâtit des systèmes scientifiques qu'il peut, très rapidement, s'il le faut, retoucher, compléter, doubler au besoin, pour être toujours à la mesure des choses !

De l'*objet*, comme disent les philosophes, retournons-nous vers le *sujet*, de l'objet étudié, vers le sujet qui étudie et qui interprète, commente et comprend. Nous y serons aidés par M. René Sudre, qui, dans *La Revue des deux mondes* (1er février 1952) nous propose un article intitulé « *Le Cerveau et la Pensée* ».

Quel mystère que le rapport entre l'*illimité de la pensée humaine*, et le cerveau, si limité, dont elle se sert ! En 1923, M. Henri Piéron, professeur au Collège de France, publiait un livre, *Le Cerveau et la Pensée*, où il entendait réagir contre certains enseignements chirurgicaux de la Grande Guerre,

selon lesquels les blessures du crâne, même très graves, avec perte de substance cérébrale, n'avaient que très peu ou même pas du tout altéré l'intelligence et les facultés psychiques. Pour M. Piéron il y avait malgré tout, des *localisations cérébrales* et il maintenait en somme l'expression « le cerveau, organe de la pensée ».

Mais voici que M. Jean Lhermitte, à 28 ans d'intervalle, reprend le titre et le sujet traité par M. Piéron et publie un livre, *Le Cerveau et la Pensée*. M. Lhermitte a une longue expérience de neurologiste et de psychiatre. Il partage le sentiment de Sir Henry Head, grand neurologiste britannique :

« Nulle part, en aucun endroit de l'encéphale, une fonction ne peut être localisée. »

Et encore :

« *C'est un énorme contresens de vouloir emprisonner dans une forme cette chose ailée et fuyante qu'est l'esprit* » [4].

M. Lhermitte donne de nombreux arguments chirurgicaux contre la thèse de la solidarité totale entre le cerveau et la pensée. Dès la Grande Guerre on avait établi une véritable indépendance entre les deux. On avait fourni la preuve que les blessures de la région frontale ne portaient pas atteinte au psychisme, malgré les pertes de matière cérébrale. Les blessés guérissaient facilement, donnant raison au dicton populaire : les blessures de la tête sont ou très graves ou très vite guéries. Le Dr Mignard avait rapporté que, sur 258 blessures crâniennes soignées au Centre neurologique de Montpellier, il n'y avait eu aucune demande d'internement.

« Un soldat qui avait eu la région frontale oculaire réduite en bouillie par une balle, se rétablit très bien, sauf une perte de mémoire pendant une période de trois semaines, qui avait suivi la blessure. »

Et le Dr Mignard concluait :

« Nous n'avons jamais observé la disparition, l'affaiblissement ou le trouble de telle ou telle fonction mentale, en rapport avec la lésion spéciale de telle région du cerveau. »

C'est là une affirmation de très grand poids. Oserons-nous risquer une comparaison de notre cru ? Tout se passe comme si, à la suite d'un grand orage, des poteaux téléphoniques avaient été renversés, des fils brisés, toute communication rompue. Mais la téléphoniste, elle, n'a pas été touchée, ni au poste de départ ni au poste d'arrivée. On enverra, dès que possible, une équipe d'électriciens, qui remettront tout en ordre, remplaceront ou redresseront les poteaux abattus, rétabliront les fils, et la circulation de la pensée reprendra très vite, où elle était interrompue. Or, dans le cerveau, comparable à un réseau de fils, *c'est la nature elle-même* (après l'intervention chirurgicale, qui nettoie, purifie, aseptise la blessure), *qui se charge de rétablir les fils brisés*, si bien que la pensée, comparable, elle, à la téléphoniste, restée complètement indemne, se remet à commander au réseau cérébral, dès que la blessure est guérie.

C'est exactement, semble-t-il, ce que dit M. Sudre, quand il écrit :

« A la lumière de toutes ces expériences, on admet maintenant que les dérèglements de l'esprit sont dus à une mauvaise distribution des courants nerveux, entre les lobes frontaux et les parties plus primitives du cerveau, celles de qui dépendent les sensations, les émotions, les appétits. L'intervention chirurgicale corrige cette intégration défectueuse et restaure souvent l'intégration normale. Un sujet qui s'est isolé dans un système morbide retrouve sa perméabilité aux influences sociales et son intelligence n'est point altérée. »

Mais alors se pose la question : si l'intelligence ne siège pas exclusivement dans le cerveau frontal, où donc siège-t-elle ? Quel est le *substratum* de l'esprit ? On a beaucoup discuté ce problème à un Colloque récent entre anatomistes, physiologistes, neurogolistes, psychologues et même philosophes, en Angleterre. Et cette confrontation des premiers savants a dû être conclue par un aveu d'ignorance. Aucun anatomiste n'est capable de déceler la moindre différence entre le cerveau d'un homme de génie et celui d'un homme de la rue (Le Gros Clark). Nul ne peut dire comment un phénomène physico-chimique peut se transformer en phénomène mental (le même). Le point de jonction entre l'esprit et la matière ne peut être révélé par l'expérience ! *L'esprit n'occupe pas d'espace !*

— Cela, nous le savions déjà : *Dieu, les anges, les âmes séparées, n'occupent pas d'espace*. Mais nous sommes bien heureux d'entendre les spécialistes du cerveau nous dire qu'il en est de même de l'âme unie au corps.

« Le Dr Penfield, dit notre article, a prononcé le mot juste : il n'y a pas une machine, si subtile soit-elle, qui explique le jeu d'un pianiste jouant une fantaisie de Liszt ou de Chopin. Le cerveau peut bien être un prodigieux système de commutateurs, mais il faut supposer toujours un opérateur au tableau, un opérateur conscient. »

Cet opérateur, c'est le « *je* » des philosophes ! C'est l'esprit conscient. Ne parlons plus de « phosphorescence cérébrale », pour expliquer la pensée. Cela n'est plus de mode. Tout se passe comme si Bergson avait eu raison, dans une anticipation géniale, de définir le cerveau comme un instrument d'action, un transmetteur établi entre le monde et l'esprit d'une part (sensations excitatrices) et entre l'esprit et le monde d'autre part (perceptions proprement dites, hypothèses, constructions mentales, systèmes philosophiques, etc.). Le cerveau est un appareil moteur, un « organe de pantomime », et le développement interne d'une pensée en activité, est une suite de mouvements naissants. Nous *causons* intérieurement, quand nous raisonnons, déduisons, induisons, concluons, mais la parole ne va pas jusqu'à notre gosier, jusqu'à nos lèvres. C'est un « verbe intérieur », comme — *si parva licet...* — le Verbe de Dieu. Le cerveau aide la pensée en lui fournissant le support de *la parole interne*. réduite à l'état de « mouvements naissants ». La mémoire n'est pas un magasin d'images enregistrées, mais un système complexe et durable d'habitudes motrices, de « discours rentrés » ! Si nous perdons la mémoire, c'est que notre appareil d'évocation est dérangé, mais l'âme, l'esprit n'a rien

[4] C'est moi qui souligne, car cette thèse de M. Lhermitte me semble confirmer tout ce que la vie religieuse et mystique, fondée sur le tête-à-tête de deux *infinis* . *l'infini de potentialité* qu'est l'homme et *l'infini d'actualité* qu'est Dieu, nous apprend, par la vie des saints !

oublié ! Un auteur américain cité par Lhermitte a dit, en forme de boutade :

« C'est une triste vérité que la plus grande partie de nos conceptions actuelles de l'esprit resteraient aussi solides qu'utiles, si nous savions en tout et pour tout que le crâne est bourré d'ouate. »

Acceptons cette phrase, sauf les mots du début : « C'est une triste vérité... » Non cette vérité n'est pas triste, car elle affirme tout simplement la *transcendance de l'esprit* et il n'y a rien de plus joyeux que cela !

V

Mais si l'esprit est transcendant à la matière, que conclure de là ? L'esprit atteste l'esprit. De l'illimité humain, nous nous élançons vers l'Infini divin. Il semble bien que ce soit ce que faisait récemment un des grands chercheurs atomiques d'aujourd'hui, Thomas E. Murray, parlant à l'Institut américain des Ingénieurs chimistes. Son discours est reproduit dans *Ecclesia* (de Madrid), le 2 février 1952.

M. Murray cite une historiette qu'il tenait de son père et qu'il applique à l'humanité de ce temps :

Un brave italien, nommé Pasquale, en rentrant chez lui, avait coutume de s'exclamer si fort que le père de Murray l'entendait, et chaque jour, deux fois par jour il répétait la même phrase : « Quelle désolation, quelle désolation ! Encore des bouchées de pâte d'amande à manger ! » Un de ses compagnons de travail finit par lui demander pourquoi il ne demandait pas à sa femme de lui faire des bouchées d'une autre espèce. Pasquale avala sa bouchée lentement et finit par répondre : « C'est que je ne suis pas marié, et finalement, c'est moi-même qui me fais mes repas ! »

N'est-ce pas ce qui se passe sous nos yeux ? Nous ne cessons de nous plaindre de la conjoncture actuelle : tout va mal, tout semble devoir aller plus mal encore. On sort de la guerre, on est dans la terreur de la voir revenir ! Toujours la guerre, toujours la guerre, quelle désolation ! C'est pire que les bouchées de pâte d'amande !... Mais c'est bien l'humanité elle-même qui fait son malheur. Thomas Murray est de ceux qui pensent que la bombe atomique a retardé et retardera encore une guerre généralisée. Mais croire en la science pour « sauver la civilisation » lui paraît la pire des erreurs.

Nous estimons à leur juste valeur les travaux des hommes à la recherche des mystères scientifiques. Nous venons de chanter un hymne à la gloire de l'esprit, à propos des découvertes récentes de la *radiotélescopie*. Mais si la science a fait des merveilles, elle a réussi à mettre aux mains des hommes un pouvoir de destruction démesuré et inhumain. Si ses découvertes suffisaient à assurer le bonheur des hommes, jamais nous n'aurions été aussi heureux que maintenant ! La terre devrait être un paradis. Au moins le serait-elle, en ces pays privilégiés où l'on fait profession de ne travailler que pour le bonheur des masses et de ne vouloir pas autre chose que remplacer un ciel imaginaire — celui des croyants — par un ciel véritable, celui qui doit être bâti par la science !

Là-dessus, Thomas Murray nous fait part de ses impressions, lorsque, à une date récente, au désert de Nevada, il fut l'un des témoins d'une explosion atomique.

Placé, dit-il, à neuf milles de distance du point de l'explosion — soit 15 km — il fut cloué au sol, stupéfait, bouleversé. « Je sentis comme si j'avais considéré l'éternité. L'espace était annihilé et le temps se mesurait en millionièmes de seconde ».

Les températures produites sont voisines de celles qui existent au centre du soleil. Impossible de traduire par des paroles humaines ce qu'on ressent : comme un choc subit et violent au creux de l'estomac, lorsque, de la nuit profonde, jaillit soudain une boule énorme de lumière. Les lunettes que l'on porte et qui sont si opaques que la lumière du soleil n'arrive pas à les traverser, semblent s'illuminer tout à coup. On compte jusqu'à trois et alors on ôte ses lunettes : la boule lumineuse surpasse en clarté l'éclat du soleil en son midi. Cela représente des énergies jamais libérées jusqu'ici par l'homme. Une rafale de chaleur vous atteint, comme celle qui sortirait de la porte ouverte d'un haut-fourneau. Un fracas qui semble vouloir briser les tympans vous jette à terre. Et tout cela se passe à une distance de neuf milles... La terrifiante masse radio - active s'élève, monte, puis se répand dans l'atmosphère, où certaines de ses particules agiront encore dans 20.000 ans, et d'autres dans 40.000 ans ! L'homme n'a-t-il pas mis imprudemment la main sur des forces qui n'appartiennent qu'à Dieu ? Mais on trouve pourtant un certain réconfort à la pensée que de telles armes sont en notre pouvoir, en cette ère de « guerre froide ».

On nous demande sans cesse : « Quelle est notre chance de survie, en cette ère atomique ? » C'est comme si on nous posait la question biblique , « Sentinelle, quoi de nouveau ? — Je puis répondre, pour l'instant : « Tout est en ordre ! » Les recherches pour avoir davantage d'uranium aboutissent à de bons résultats ; notre efficience en matière de fission atomique, ne cesse de grandir ; notre technique en armes atomiques se développe et chaque essai nous donne de nouvelles raisons d'espérer. Malheureusement, les Russes travaillent aussi, mais nous espérons et nous avons confiance que nous sommes très en avance sur Moscou et que nous garderons une allure de progrès scientifique suffisante pour nous maintenir dans cette avance. Ne nous laissons pas leurrer toutefois. On parle souvent de nouvelles armes atomiques ou secrètes. Ne croyons pas pour cela être à l'abri. « Je puis vous assurer, dit M. Murray, que le chemin que nous avons devant nous n'est pas semé de roses. Il y a un nombre indéterminé de travaux militaires qui ne peuvent pas encore être entrepris, pour les modèles de 1951 de bombes atomiques »... Il y a donc un intervalle notable, entre la découverte en laboratoire et l'exécution en usine !

La science, nous le savons maintenant, est un instrument, non un objectif. C'est une fausse divinité. Il faut que nous reconnaissions ses limites et que nous sachions à quoi elle peut nous servir et jusqu'où elle peut travailler à notre bonheur. Mais citons M. Murray textuellement. Ce qu'il dit est

si simple et si fort qu'il nous est agréable de donner ses propres paroles :

« La limitation la plus évidente (de la science) établit un contraste entre deux sortes de contrôle : le contrôle de la matière et le contrôle de l'homme lui-même. La science peut donner à l'homme la maîtrise sur la matière, mais elle échoue à donner à l'homme la maîtrise sur lui-même. »

C'est que la science, qui vit d'expérimentation, peut appliquer ses méthodes, ses machines, ses calculs, ses réactifs à la matière, « mais elle ne peut, sans une sorte de sacrilège, faire des expérimentations sur les âmes, sur les vies, sur l'honneur des hommes. »

« Et il faut bien préciser que la science n'arrive jamais à son terme. Elle se présente comme un processus de triturations des atomes, et elle les triture indéfiniment ainsi que les éléments qu'elle découvre en eux. Mais elle n'arrive jamais à cette ultime particule qui est juste à la porte du néant. La matière est « expliquée » par la science, en ce sens qu'on la divise en parties toujours plus petites ; électrons et protons, hier ; neutrons et mésons, demain. Mais encore qu'elle explique beaucoup de choses, nous pouvons dire qu'elle ne fait que repousser l'explication. Elle déplace sans cesse la raison dernière des choses : de l'élément à la molécule, de la molécule à l'atome, de l'atome au noyau, du noyau à « Dieu sait quoi » !

Pouvons-nous agir sur la vie, au moyen de cette persévérante poursuite du secret de l'atome, en couvrant notre ignorance avec des noms tirés du grec ?

Nous aurons beau atteindre à la connaissance de ces parties toujours plus divisées, il est évident que cela ne nous donnera pas la réponse à ces questions autrement fondamentales : Qu'est-ce que l'homme ? Quelle est sa destinée ? Qu'est-ce que Dieu ?

Et c'est alors que Thomas Murray conclut sagement qu'à mesure que notre connaissance de la matière a grandi, il nous aurait fallu, selon la magnifique parole de Bergson, « un supplément d'âme ».

Ni la religion, ni la philosophie, sans lesquelles la vie cesse d'avoir un sens, ne sont réductibles à des processus chimiques ou physiques, et il est encore plus certain que la science sans Dieu devient un péril mortel pour l'humanité. Sans la religion, sans la foi, dit Murray,

« la marée montante du paganisme, en notre monde occidental — on notera qu'il ne parle pas seulement du monde communiste — transformera notre civilisation en une chose glacée et stérilisée, aussi froide que les espaces interstellaires, aussi impitoyable que les atomes, qui ne cessent de se démolir les uns les autres ! »

Les réflexions de ce savant sont vraiment à méditer et à retenir.

VI

Avec M. Roger Dion, professeur au Collège de France, nous quittons l'ère atomique, si sombre, pour remonter le cours de l'histoire jusqu'à l'époque antique. Il traite en effet dans *La Revue des deux mondes* du 1er février 1952, de *La Viticulture dans l'Antiquité grecque*.

« Des Grecs aux Romains, écrit-il, et des Romains à nous s'est transmise une civilisation qui a fait du vin l'un des dons les plus précieux de la terre, et qui, dans sa pensée religieuse comme dans ses arts et ses lettres, honore la vigne. »

Dès l'époque lointaine où fut composée l'*Odyssée*, on voit poindre le souci de la *qualité* en opposition à la *quantité*. Une *civilisation qualitative*, en opposition à une civilisation toute *quantitative*, comme tend à le devenir la nôtre, est un spectacle digne de retenir notre attention. Dans Homère, le Cyclope vante la vigne de Cyclopie, à cause de ses grosses grappes. Mais son propos est celui d'un barbare, dont le poète veut que l'on rie. Il semble, à travers le Cyclope, avoir visé ceux de ses compatriotes, qui cédaient à la tentation de la « grosse grappe », donnant un vin abondant, mais quelconque, alors que le vrai vigneron désire un cépage fin, délicat, produisant moins peut-être, mais meilleur !

Pour M. R. Dion, c'est le même conflit qui, chez nous, au Moyen Age, s'est élevé entre le *pinot*, noble cépage, et le cépage « vulgaire et prolifique appelé *gamay*, dont le duc Philippe le Hardy, en 1395, ordonne l'extermination »[5].

Le nom de vin apparaît comme autochtone en Orient méditerranéen. La vigne était, là-bas, un produit spontané de la terre (disons mieux : un don merveilleux du Créateur). Mais si la vigne produisait dans la plaine bien irriguée des grappes énormes comme celle dont parle le livre des *Nombres* (XIII, 25) et que les explorateurs rapportèrent à Moïse, c'est sur les pentes desséchées et calcaires que, réduite à être un arbuste rampant et faible, elle produisait sa liqueur la plus sucrée, la plus agréable. L'arôme du raisin se développe sous les chauds rayons du soleil et par l'action de la sécheresse. Il y eut donc, dès le principe de la viticulture, des cépages de gros rapport, venant de la plaine, et des cépages montagnards, beaucoup moins juteux, mais plus parfumés. Toutes les grandes renommées vinicoles sont attachées à des collines ou montagnes, jusqu'à 1500 mètres, en pays chaud : Ismaros, Chios, Thasos, etc.

L'un des procédés les plus importants de la culture de la vigne est, depuis la plus haute antiquité, celui de la taille.

« La viticulture, dit M. Dion, n'apparaît vraiment qu'avec la pratique de la taille. « Ils apprirent alors à tailler la vigne », *vitem putare*, écrit un historien ancien, pour exprimer l'idée que la fondation de Marseille, par les Phocéens, valut aux populations environnantes d'être initiées à la viticulture. Le vigneron est en effet, par définition, l'homme qui sait tailler la vigne. »

L'instrument distinctif du vigneron, c'est la serpette ! Mais d'où vient la taille ? Qui l'a inventée ? N'en déplaise aux amis du progrès, ce serait *un âne !* ...Il est vrai que cela aurait, tout aussi bien pu être une chèvre. Voici, en effet, ce que rapporte Pausanias, géographe et grand voyageur, qui écrivait sous Commode (fin du IIe siècle). Il vit à Nauplie, en Péloponnèse, une pierre sculptée représentant un âne et les habitants lui expliquèrent que cet âne avait un jour brouté la vigne, si bien que ce ne fut qu'après lui que l'on apprit à tailler la vigne !

[5] C'est M. Dion qui parle ici. Je ne voudrais pas offenser les partisans du gamay. Il est incontestable pourtant que le pinot, ou pineau, est le cépage dont on fait le chambertin, le clos-vougeot, le volnay, le beaune, donc tout ce que nous connaissons de plus savoureux, en fait de vin, tandis que le gamay qu'on trouve en Mâconnais et en Beaujolais, ne peut faire que ce que M. Dion appelle, non sans un peu de mépris, de bons « vins de pays ».

« Laissons là, écrit Pausanias, en savant un peu gourmé, ce conte qui ne mérite pas de nous retenir davantage. » Mais M. Dion estime que c'est Pausanias qui a tort et qu'il y a, au contraire, beaucoup de chances pour que la vigne, broutée par un âne ou un autre animal, se soit révélée de meilleur rapport que la vigne laissée à elle-même, et que cet heureux hasard, si le hasard existe, soit à l'origine de la taille. Ce qui est curieux, c'est que le folklore de Touraine contient le même fait, sans l'emprunter à Pausanias :

« Un moine de Saint-Martin menait un jour son âne aux champs. La bête s'échappe, et, — malheur ! — broute une vigne. Mais les raisins que donne ensuite cette vigne blessée surpasse de beaucoup les autres. « Et v'là c'ment que la taille deu la veugne, a fut t'appri aux hommes d'boune volonté pâ' un âne ! »

Il y avait bien de quoi élever une statue « équestre » à cet âne ! Il est fort vraisemblable, en effet, que la mutilation de la vigne fut d'abord fortuite, puis que l'homme apprit à la reproduire et à la diriger, selon des règles qu'il se donna peu à peu. Une peinture du début du deuxième millénaire avant notre ère, dans la nécropole de Beni Hassan, en Egypte, représente deux chèvres broutant les rameaux d'un arbuste qui pourrait être un cep. Et l'archéologue Wilkinson, interprétant cette image la traduit ainsi : « Chèvres chargées de brouter la vigne ». Confirmation de la légende de Pausanias et du folklore tourangeau.

Quoi qu'il en soit, la vigne fut apportée par les Grecs d'abord en Italie du sud, appelée Grande-Grèce. Elle passa de là dans tout le pourtour méditerranéen, en Gaule, en Espagne, au Portugal, et de là, en 1425, dans l'île de Madère, qui venait d'être découverte. Cette expansion de la vigne doit se comprendre comme un transfert, de pays en pays, des cépages de choix. Ceux qui propagent la vigne apportent leurs plants favoris avec eux et leurs méthodes de culture. Les commerçants grecs n'eurent pas de peine à remarquer la passion avec laquelle les « barbares » buvaient leur bon vin, et se montraient disposés à vendre leurs propres enfants comme esclaves, pour une amphore de bon vin ! La Gaule fut ainsi le terme de l'expansion de la vigne en Occident.

« La convoitise, ridicule et terrible à la fois, qu'allumaient chez les barbares le vin qu'ils ne pouvaient ou ne savaient produire ; les profits inimaginables des marchands qui le leur apportaient ; l'intérêt qu'il y avait à produire le vin en des lieux d'où les envois de marchandises pouvaient le plus facilement atteindre les pays barbares ; la valeur que prenaient ainsi, aux yeux des viticulteurs, les régions périphériques du monde civilisé, l'Occident lointain, dont le port de Gadès ouvrait l'accès, ainsi que les rivages les plus septentrionaux de la Méditerranée ; la prospérité des vignobles établis en ces positions d'avant-garde et l'apparition de la grappe symbolique sur les monnaies des cités qu'ils enrichissaient, tout cela reste actuel à l'époque où la puissance romaine parvient à l'âge adulte. »

Et c'est ainsi que s'explique l'introduction de la vigne en Provence, en Languedoc, en Bétique. Columelle écrira : « C'est maintenant en Bétique et en Gaule que nous allons faire nos vendanges. » La vigne, après avoir été grecque devient décidément française ! Le « délicat pinot », comme dit M. R. Dion, va pouvoir faire son apparition, pour les délices des gourmets de tout l'univers civilisé !

VII

Si le plaisir de boire de bon vin est capable d'attirer les touristes dans un pays, il est aussi des plaisirs plus nobles, plus raffinés, plus spirituels, pour nous solliciter au voyage. Dans les *Etudes* de février 1952, Henri Engelmann nous propose celui d'Espagne, sous le titre *Retour à Compostelle*.

L'article est enthousiaste à souhait. Il estime que nous avons beaucoup à voir et à gagner en Espagne et spécialement sur le *Camino francès* qui mène — en gardant son nom depuis le Moyen Age — de Pampelune à Saint-Jacques de Compostelle. Tous nos lecteurs auront traduit sans peine et compris qu'il s'agit du *Chemin français*, par Puente-La-Reina, Logrono, Burgos, Sahagun, Leon, Puerto-Marin. Nous avons besoin de nous voir, entre Français et Espagnols, pour nous comprendre. Ils nous surprendront, souvent très agréablement, tout comme nos groupes de touristes catholiques, étudiants pour la plupart, mais vraiment pieux et intelligents, les surprennent et leur font plaisir de leur côté.

Quand nous pensons à l'Espagne, gageons pourtant que ce n'est plus le pèlerinage à Saint-Jacques qui nous tente comme nos ancêtres ! Non, nous songeons à Ignace de Loyola, à Thérèse d'Avila, au Prado, à Madrid, à l'Escorial, à Séville.

« Voici l'Aragon hérissé de forteresses, écrit Engelmann, la Manche solitaire, la farouche Navarre ; voici surtout la Castille, terre de châteaux et de couvents, et ses villes de gloire : Ségovie, grand navire tanguant dans le vent du Guadarrama ; Avila, recueillie comme Assise, comme Vézelay, derrière ses fières murailles intactes ; l'Escorial, forteresse, monastère et palais, « pourrissoir de rois » ; Madrid, capitale ; Tolède enfin, hautaine sur sa roche tragique ; c'est le désert de la Meseta, c'est le cœur de l'Espagne... »

Et n'oublions pas les terrasses de l'Alhambra, les mille voix de Grenade en fête, ni les ruelles de Séville...

« Lumière... lumière sur les plages et sur la sierra. Doux éclat de Motril, repos d'Almunecar, langueur de Malaga... »

Oui, tout cela est beau, mystérieux, attirant, étrange. Mais M. Engelmann veut que nous songions aussi à « l'Espagne atlantique, celle des *rias* cantabriques et des landes galiciennes, celle du Finisterre ibérique. »

« Nous croyons, affirme-t-il, que les Français qui s'écrasent aux Baléares ou... à Saint-Sébastien, auraient profit à pousser leurs voitures jusqu'à cette Espagne inconnue. »

Mais nous ne croyons plus à la légende de saint Jacques ! C'est possible, mais vous croyez à la foi de vos ancêtres, à leur ferveur, à leurs oraisons, à leur confiance, à leur naïve mais émouvante croisade de pénitence. Ils sont allés à Compostelle, ils y sont venus par quatre routes différentes : la route de Tours, la route de Limoges, la route du Puy, la route de Toulouse, et tous, ensuite, ils ont emprunté le *Camino francès*, chemin unique pour tous les pèlerins venus de chez nous.

Nous possédons un très vieux guide, le *Codex callistinus*, rédigé par un moine de Cluny, et récemment traduit par Jeanne Viellard (Protat, Mâ-

con). Il n'est pas toujours flatteur pour les habitants trouvés le long du voyage, en Espagne. Ecoutez-le, dépeignant Puente-La Reina, première étape après Pampelune :

« Un peuple barbare, plein de méchanceté, noir de couleur, laid de visage, débauché, perfide, déloyal, corrompu, voluptueux, expert en toutes violences, féroce et sauvage, malhonnête et faux, impie et rude, cruel et querelleur, inapte à tout bon sentiment, dressé à tous les vices et iniquités... »

C'est le cas de demander : « Il n'y en a plus ? » Et encore on nous prévient qu'il y a des expressions dans le texte, impossible à transcrire, même en latin ! Alors ! Hâtons-nous de donner l'impression du pèlerin d'aujourd'hui :

« Quel pèlerin d'aujourd'hui n'évoquerait au contraire avec gratitude la noble et rustique Navarre au béret rouge, une des plus ferventes provinces de l'Espagne, et l'accueil magnifique que réservent aux passants les Pères du Sacré-Cœur, continuateurs des Templiers ? »

Nous voilà rassurés ! Mais allons vite : voici Burgos, l'Espagne gothique, avec les structures, les masses, et, partiellement, l'iconographie de Bourges et de Chartres, comme à Léon du reste. Après Burgos, encore trop près de la frontière, on entre en vieille Castille « la terre la plus dure et la plus dépouillée d'Europe, dans toute sa nudité minérale. » Des mœurs nouvelles aussi ; le fameux *paseo* ou promenade obligatoire de midi et du soir, pour se faire voir et pour voir.

« Jeunes gens élégants, — ils ne dîneront peut-être pas ce soir, — jeunes filles aux sombres mantilles, nobles vieillards, toutes les classes sociales et tous les âges confondus, et de notables ecclésiastiques — vastes capes, chapeaux soyeux, cigares... — ne dédaignent pas de prendre part au paseo de midi. »

Avec la Galicie, c'est une terre plus souriante que nous abordons. Etrange région, du reste, que ce Finisterre ibérique, si peu espagnol, en ce qui concerne le soleil. Terres de landes, d'ajoncs, avec des dolmens, des calvaires en plein vent, c'est le pays breton de chez nous. C'est la mer tout proche, avec ses embruns. Bretons aussi, ces hommes rudes et retors, « cavaliers ascétiques ou rondouillards drapés dans leur couverture, pêcheurs boucanés des petits ports odorants de la côte. Bretons plus encore, les énergiques recteurs du pays de Galice. »

Et ici notre pèlerin s'attendrit :

« Cher curé de Puerto-Marin, s'écrie-t-il, comment n'évoquerions-nous pas votre souvenir ? »

Il a assisté, mieux que cela, il a célébré la messe un dimanche, à Puerto-Marin. Et il écrit :

« Touchant auditoire, combien plus chaleureux que celui des messes parfumées de Madrid ou de Séville ! Au prône, le curé ne mâchera pas ses mots : la dernière Romeria (fête patronale) a été une bacchanale *(sic)*. Il faut que tout rentre dans l'ordre. »

Mais avançons. Voici enfin la cité sainte : Compostelle ! Nos pères prononçaient ce mot comme celui de Rome ou de Jérusalem ! On y entre le chapelet à la main. On va droit à la cathédrale. C'est tout un monde, le chef-d'œuvre sans doute du roman espagnol :

« Elle semble, écrit Louis Gillet, une création marine, un prodigieux madrépore, un nuage de pierre sorti de la vague... et qui peu à peu se dissout et lentement périt, rongé par le temps et les jours, pour disparaître enfin comme un songe... »

En vérité, tout cela donne la nostalgie du voyage en Espagne. D'autant plus, ajouterons-nous, que Fatima est dans la même direction !

Nous ne pouvons terminer cette brève analyse sans revenir sur cette pensée de M. Engelmann, à savoir que « s'il y a un profit éternel à reprendre la route des Espagnes et d'abord la plus antique et la plus sainte, nous pensons qu'il y a un gain aussi sûr à le faire aujourd'hui. » C'est que, contre l'Espagne, noble et fière, un peu farouche et hautaine, il existe, même chez des catholiques, une sorte de préjugé absurde. Tout comme, du reste, en Espagne, il existe contre la France un préjugé inverse. On nous croit là-bas un pays perdu, un pays « de mission » où le paganisme a décidément vaincu et refoulé à jamais la foi chrétienne et la sainteté d'antan ! Nous, nous imaginons une Espagne uniquement extériorisée, ne sachant plus rien de ses glorieux mystiques, ne vivant plus sa religion que pour des cérémonies tapageuses et colorées, mais vides d'esprit et de vraie piété, une Espagne dure aux humbles, oublieuse de « l'éminente dignité des pauvres », comme eût dit Bossuet, une Espagne de dictature, de tyrannie, de violence antidémocratique, dans laquelle un clergé, asservi par les privilèges, ne sait plus prendre la défense de l'opprimé et du malheureux... Tout cela, ce sont des « images d'Epinal » brossées on ne sait où, mais en tout cas faites de mensonge et de haine injuste. Nous avons donc tout à gagner à nous fréquenter, pour nous connaître, ce qui sera presque sûrement, le moyen d'arriver à nous estimer et à nous aimer. Et c'est là un noble but pour un voyage de vacances !

VIII

Nous ne sortons pas de l'Espagne — et de la plus mystique — en empruntant à *Ecclesia* (de Madrid), du 9 février 1952, l'article très curieux de Fray Miguel Oromi, O.F.M., intitulé : « *De nouveau, la Mère Agreda?* » Beaucoup vont peut-être froncer le sourcil à ce titre. Marie d'Agréda est l'un de ces sujets si ardemment controversés, depuis trois siècles qu'on hésite à l'aborder. Il est bien entendu que nous ne le ferons ici qu'à titre informatif. Disons tout de suite que l'article se termine par cette annonce surprenante :

« Allons-nous voir la vénérable mère d'Agréda sur les autels ? Qui sait ! Le centenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception pourrait nous donner une bonne surprise ! »

Pour ceux de nos lecteurs qui l'auraient un peu oublié, rappelons qui était Marie d'Agréda. Elle naquit à Agreda (Castille) le 2 avril 1602. Dès l'éveil de sa raison, elle entend l'appel de Dieu. A 8 ans, elle fait vœu de virginité ; à 12, elle fait connaître sa vocation à ses parents. Mais eux-mêmes se sentent appelés : le père est reçu avec son fils chez les Franciscains, la mère et ses deux filles, dont Marie, fondent un couvent, en 1618, dans leur propre maison. Le 2 février 1620, elles font profession entre les mains du père, devenu Frère du Très-Saint-Sacrement. Marie est favorisée de visions continuelles. Le démon du reste lui apparaît aussi et lui livre des assauts non moins

continuels. En 1627, elle déclare avoir reçu de Dieu l'ordre d'écrire un ouvrage qui ne comptera pas moins de 4 énormes volumes dans l'original espagnol, et 7 vol. dans la traduction française. Traduisons littéralement le monumental titre de cet ouvrage si discuté :

« Cité Mystique de Dieu, Miracle de sa Toute-Puissance et Abîme de la grâce. Histoire divine et Vie de la Vierge, Mère de Dieu, notre Reine et Dame, Marie Très-Sainte, restauratrice de la faute d'Eve, et Médiatrice de la grâce, manifestée en ces derniers siècles, par ladite Souveraine, à son esclave Sœur Marie de Jésus, Abbesse du Couvent de l'Immaculée-Conception, de la ville d'Agreda, province de Burgos, de l'Observance régulière de notre Séraphique Père saint François, pour la nouvelle lumière du monde, l'allégresse de l'Eglise catholique, et la confiance des mortels. »

Ajoutons que Marie mourut le 24 mai 1665. Son procès de béatification, commencé dès 1668, interrompu, puis repris sous Benoît XIV, interrompu de nouveau, n'a pas abouti jusqu'ici.

Revenons maintenant à l'article d'*Ecclesia*. L'auteur nous décrit les batailles qui se livraient entre « agrédistes » et « antiagrédistes », au temps des « vertes années », comme il dit, c'est-à-dire au temps de sa jeunesse d'étudiant. On lisait le livre au réfectoire. A chaque passage un peu surprenant, les regards malins des scolastiques se croisaient, rieurs, incrédules, agressifs d'une part, et confus, humiliés, embarrassés d'autre part. L'auteur remarque du reste que c'est un penchant typiquement espagnol que de se diviser en deux camps, sur n'importe quelle question. Il peut être tranquille, ce penchant existe ailleurs qu'en Espagne.

Jusqu'ici nous le suivons sans peine. Mais où nous sommes étonnés et heurtés par son texte, c'est lorsqu'il cite la sentence de condamnation de la Sorbonne contre le livre de Marie d'Agréda en 1697. Nous lui reprocherons ici, d'abord une lacune, ensuite une erreur flagrante.

Lacune : il oublie de mentionner que le principal adversaire du livre de Marie d'Agréda, chez nous, fut Bossuet, qui est tout de même une autorité imposante, même pour nos frères espagnols. Erreur : il paraît supposer que la Sorbonne ne pouvait admettre que Marie d'Agréda défendît et affirmât l'immaculée conception de Marie. Or, tous ceux qui connaissent les traditions de la Sorbonne savent que l'un des principes permanents de cette célèbre Faculté de Théologie, depuis le XIVe siècle, au moins, était la profession explicite du privilège marial de la conception immaculée. Le célèbre jésuite Maldonat, au XVIe siècle, en sut quelque chose car il fut expulsé de Paris et de la Sorbonne, en raison de son attitude réticente au sujet de ce dogme.

Non, ce qui froissait Bossuet et, après lui, les docteurs de Sorbonne, ce sont les puérilités, les impossibilités et même les « crudités » qui se rencontrent dans l'ouvrage de Marie d'Agréda. Citons quelques passages des trois pages indignées, mais trop sévères, de Bossuet intitulées *Remarques sur le livre intitulé : La Mystique Cité de Dieu, etc... Traduite de l'espagnol, etc.*, Marseille, etc.

« Le seul dessein de ce livre porte sa condamnation. C'est une fille [6] qui entreprend un journal de la vie de la Sainte Vierge, où est celle de Notre-Seigneur et où elle ne se propose rien moins que d'expliquer, jour par jour et moment par moment, tout ce qu'ont fait et pensé le Fils et la Mère, depuis l'instant de leur conception jusqu'à la fin de leur vie, ce que personne n'a jamais osé... Le titre est ambitieux jusqu'à être insupportable... Le détail est encore plus étrange. Tous les contes qui sont ramassés dans les livres les plus apocryphes, sont ici proposés comme divins, et on y en ajoute d'autres avec une affirmation et une témérité étonnante.

Ce qu'on fait raconter à la Sainte Vierge, dans le chapitre xv, sur la manière dont elle fut conçue, fait horreur et la pudeur en est offensée. Ce chapitre est un des plus longs, et suffit seul pour faire interdire à jamais le livre aux âmes pudiques...

Tout est d'une fade et languissante longueur... On en voit assez pour conclure que ce n'est ici que la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère changée en roman, et un artifice du démon, pour faire qu'on croie mieux connaître Jésus-Christ et sa sainte Mère par ce livre que par l'Evangile. »

Une chose en tout cas est certaine, c'est que si Marie d'Agréda est béatifiée, ce ne sera pas à cause de ses visions et de son ouvrage. Il suffit de relire les chapitres de S. Jean de la Croix, sur les révélations privées, dans *la Montée du Carmel*, pour s'en convaincre. Tout au plus pourra-t-on considérer l'ouvrage de Marie d'Agréda comme le recueil de ses méditations ou réflexions personnelles sur le sujet. Mais en faire une « histoire véridique », c'est impossible. Puisqu'on nous dit que la cause de béatification de Marie est reprise et que de grands espoirs sont permis pour 1954, attendons [7].

IX

Lors du deuil récent qui a frappé la monarchie anglaise et qui a soulevé, dans le monde entier, une émouvante sympathie, il a été parlé, de nouveau, du duc de Windsor et des circonstances dans lesquelles il abdiqua la royauté. On a parlé surtout du livre qu'il a publié à ce sujet et qui a été traduit en français sous ce titre : *Histoire d'un Roi*. Nous en trouvons une copieuse analyse dans *Sélection* de mars 1952. Nous nous bornerons, ici, à rappeler les aspects religieux de cet épisode d'histoire contemporaine.

Dans cette *Histoire d'un Roi*, c'est le duc de Windsor lui-même qui raconte ce qui s'est passé. Comme il est naturel, il cherche à donner à l'ensemble des faits la tournure et la couleur qui lui sont le plus favorables, à lui et surtout à celle

[6] Le mot « fille » signifie alors simplement *religieuse*.

[7] L'article d'*Ecclesia* met en cause l'*Ami du Clergé* pour avoir dit, il y a 50 ans, que le livre de Marie d'Agréda *a été* mis à l'Index. C'est cependant exact. Il est exact aussi qu'*actuellement* on peut légitimement considérer qu'il n'est plus prohibé. Sur cette condamnation par l'Inquisition espagnole en 1672, par le St-Office en 1681, sur la levée presque immédiate pour l'Espagne de cette dernière prohibition, sur les circonstances qui firent légitimement tomber en désuétude, sans qu'elle ait été rapportée (autrement que par sa suppression au catalogue), la condamnation romaine, on trouvera des indications suffisantes dans le *D. T. C.*, t. I, col. 629-631, et dans le *Lexicon für Theologie und Kirche*, t. I, col. 146-147. Leur documentation est toutefois moins abondante et moins précise que celle donnée dans l'*Ami* en 1909, p. 744-747 (cf. aussi *Ami*, 1908, p. 637, et 1910, p. 416). Dans ce dernier texte, l'*Ami* déclarait avoir « donné une règle pratique permettant aux défenseurs de la *Cité Mystique* de la laisser entre les mains de tous ceux qui le voudront. » Cette affirmation de l'*Ami* est de nature à sauvegarder à la fois les droits de l'histoire et les respectables aspirations de la piété.

qu'il a voulu épouser. Il avait fait sa connaissance, dans un week-end, alors qu'avec son frère Georges, il était allé chasser le renard au comté de Leicester. Mme Simpson — c'était alors le nom de la future duchesse de Windsor — avait un gros rhume et il faisait un temps maussade. Il lui fit une réflexion banale sur l'absence du chauffage central, dans la région où l'on se trouvait. Elle lui répliqua d'un ton moqueur :

— « J'attendais du prince de Galles quelque chose de plus original ! »

Cette répartie mordante suffit à le toucher à l'âme. Elle était un esprit indépendant, au goût délicat mais complexe, insaisissable, d'une conversation piquante, d'une franchise absolue et qui ne s'embarrassait pas de périphrases. Les relations s'établirent entre le prince, qui était célibataire, et le couple des Simpson ; et il en vint assez vite à désirer de l'épouser. Mais elle était mariée ; il fallait le divorce !

Le prince de Galles aurait voulu en parler à son père, Georges V, mais il avait alors 70 ans et déclinait lentement. Le 20 janvier 1936, il mourait et le prince devenait roi d'Angleterre sous le nom d'Edouard VIII. Il avait 41 ans et il y avait, alors, cinq ans qu'il connaissait Wallis Simpson. D'accord avec lui, elle introduisit une demande de divorce. En Amérique, on trouve la chose naturelle, tant elle est ordinaire, puisqu'on peut divorcer pour simple convenance personnelle. Les tribunaux ne font, le plus souvent, aucune difficulté. En Angleterre, il n'en était pas tout à fait de même. Cependant, l'instance de divorce fut inscrite au tribunal d'Ipswich, au comté de Suffolk (Angleterre), le 27 octobre 1936. Les journaux américains, avec leur habituelle indiscrétion, annonçaient sans hésiter que Wallis Simpson ne divorçait que pour épouser le roi d'Angleterre. Edouard obtint de ses amis, les grands propriétaires de journaux, que le silence fût gardé sur ce point, en Grande-Bretagne. Mais le premier ministre, Baldwin vint trouver le roi et lui demanda d'agir sur Mrs Simpson pour retirer la procédure de divorce. Edouard répondit qu'il n'avait pas « le droit d'intervenir dans les affaires de qui que ce soit ». Le conflit était engagé. Le roi resta troublé. Cela se passait le 23 octobre 1936. Quatre jours plus tard la demande de divorce passait. Le tribunal prononçait le « décret *nisi* », qui rendait le divorce acquis, à moins que dans les six mois les époux ne se soient réconciliés.

Or, le couronnement du roi devait avoir lieu le 12 mai 1937. Le roi espérait avoir tiré au clair sa situation d'ici-là. Mais le premier ministre laissait prévoir qu'il s'opposerait de toutes ses forces à ce que le roi épousât une divorcée. Il donnait à cette opposition le caractère d'une interprétation sûre du sentiment du peuple anglais. D'autre part, la reine-mère et la propre sœur du souverain ne cachèrent pas non plus leur consternation et se refusèrent notamment à voir Mrs Simpson. Mais nous voici arrivés au côté religieux du problème. Duff Cooper conseillait au roi de passer outre.

« A la réflexion, raconte Edouard VIII, je m'aperçus qu'un aspect de la cérémonie du couronnement lui avait échappé. Il s'agit d'une cérémonie essentiellement religieuse. Le roi reçoit l'onction sainte. Il s'approche de la Sainte Table et, en tant que défenseur de la foi, prête serment de faire observer les doctrines de l'Eglise d'Angleterre. Or, cette Eglise condamne le divorce. Comment procéder à cette cérémonie, tout en gardant au cœur l'intention secrète de me marier contrairement aux lois de l'Eglise ? J'aurais l'impression d'entacher de mensonge ce couronnement. A tout prix j'étais décidé à régler une bonne fois, avant d'être couronné, la question de mon droit au mariage. »

Un ami du roi songea alors à recourir tout simplement à un *mariage morganatique*. Mais cette solution oblique ne parvint pas à satisfaire le roi, ni du reste le premier ministre Baldwin. Celui-ci avait promis au souverain de consulter les Dominions. Il le fit par des télégrammes conçus de telle manière que la réponse négative ne pouvait être douteuse. Puis éclata un orage soudain. Le 1er décembre 1936, Mgr Blunt, évêque anglican de Bradford prononça un discours, où parlant de la cérémonie future du couronnement, il exprimait le regret que le roi « ne se fût pas montré plus conscient du besoin d'être guidé par Dieu, dans l'exercice de ses hautes fonctions. »

— « C'était, dit le duc de Windsor, une allusion voilée au fait que je ne fréquentais pas régulièrement l'église. Elle peut paraître aujourd'hui inoffensive, mais la situation était alors tellement tendue que cette étincelle mit le feu aux poudres. »

En effet, les journaux londoniens, qui s'étaient tenus jusque-là sur la réserve, profitèrent de ce discours pour entrer en ligne. Baldwin reparut devant le roi et finit par déclarer que s'il ne voulait pas renoncer à son projet, il n'avait plus qu'à se retirer. Il le priait toutefois, de toutes ses forces, de rester sur le trône.

— « Roi ou non, répliqua Edouard, j'épouserai Mrs Simpson, et pour cela, si douloureuse que soit cette éventualité, j'abdiquerai s'il le faut. »

Evidemment, dans son amour pour elle, son désir était de la faire reine. Mais, elle, de son côté, ne voulait pas être préférée au trône. Le déchaînement des journaux ministériels fut, du reste, si grand qu'elle prit le parti de passer sur le continent et de venir en France. Le drame se nouait de plus en plus. Un ami du roi lui donna du scrupule. Vous aurez beau faire, dit-il, l'opinion donnera toujours tort à la femme ! Est-ce cela que vous voulez ? Vous pouvez en épouser une autre, mais vous ne serez pas roi une autre fois !

Le jour suivant cependant, une lueur d'espoir se leva pour Edouard. La presse dirigée par ses amis, Beaverbrook et Rothermere, se dressait contre la presse ministérielle et revendiquait pour le roi, comme pour tout autre citoyen, le droit de se marier selon son choix. Mais le premier ministre laissait entendre clairement que si le roi n'abdiquait pas, il démissionnerait ! C'était la crise, c'était une sorte de guerre civile déclanchée dans le royaume. Edouard alors, malgré les exhortations de son ami M. Churchill, qui lui conseillait de gagner du temps, pour « laisser aux bataillons le temps de se mettre en marche », résolut d'abdiquer. Mrs Simpson lui téléphona en vain qu'elle retirait sa procédure de divorce. Il répondit avec empressement :

« Trop tard ! On rédige le texte de l'abdication. Le cabinet siège à cette minute même, pour son élaboration. Bien entendu, vous êtes libre d'aller où il vous

plaira... en Chine, au Labrador ou dans les mers du Sud. Mais où que vous soyez, je vous rejoindrai. »

Bref, le roi abdiqua. Il prononça à la radio un discours d'adieu, revu et complété par M. Churchill, pour son peuple, il prit congé de sa famille, et le 12 décembre 1936, à 2 heures du matin, le bâtiment de guerre *Fury*, qui l'emportait vers la France, sortit silencieusement de Portsmouth, sans escorte.

« En regardant s'éloigner la côte d'Angleterre, écrit-il, j'éprouvai un bouleversement profond. J'avais trouvé dur de renoncer au trône, mais plus dur encore de renoncer à l'Angleterre. J'étais définitivement seul. Le pont-levis se relevait derrière moi. Mais je possédais une certitude ; chez moi, l'amour avait triomphé des exigences politiques. »

Nous ne commenterons pas ce récit qui aurait enthousiasmé les romantiques. Il y a quelque chose de poignant dans ce conflit entre l'austère devoir et la passion coupable. Opposés comme nous le sommes, en raison des paroles évangéliques les plus certaines, au *divorce*, nous n'avons pas à formuler plus explicitement notre sentiment en face de cette tragédie domestique royale. Ajoutons qu'à en juger par la recension donnée du livre dans la revue catholique, *The Month*, de février 1952, ces *Mémoires* d'un roi ont reçu un accueil sympathique en Angleterre.

X

Ce que l'on vient de dire nous a placé en face des trop nombreuses confusions d'idées qui ont ravagé la chrétienté depuis la catastrophe de la scission protestante, au XVIe siècle. Nous allons rencontrer un autre exemple de ces confusions, mais infiniment plus grave, plus étrange, plus absurde même, en parlant avec *Ecclesia* (de Paris) de mars 1952, des *Témoins de Jéhovah*. C'est M. Maurice Colinon qui nous entretient de cette secte si virulente, au sujet de laquelle nous sommes, depuis quelque temps, bien souvent interrogés [8].

Les *Témoins de Jéhovah* sont un rameau dissident des *Adventistes*. Ils ont gardé de ces derniers, la conviction que la fin du monde est imminente. C'est déjà en 1879 que l'Américain Charles Russell fonda un « trust » pour annoncer, *urbi et orbi*, le prochain établissement du Paradis sur la terre. Ce trust prit le nom de *Tour de Garde*, ses adeptes celui d'*Etudiants de la Bible*. Freytag, le fondateur des *Amis de l'Homme*, appartint à ce groupe. En 1930, une filiale de la *Tour de Garde* s'installa à Paris, sous le nom de *Société culturelle et philanthropique*. Mais en 1931 (juillet), les disciples de Russell décidèrent de s'appeler à l'avenir *les Témoins de Jéhovah*.

On notera qu'ils font revivre ainsi un nom qui a disparu de nos Bibles actuelles et qui est remplacé par celui — plus exact — de *Yahweh*. Après Russell, la secte fut dirigée par le juge Rutherford, qui mourut en 1942. Le chef actuel est Nathan Knorr. Le siège central est à Brooklyn, le fameux groupement suburbain de New-York, et la secte, qui ne doit pas manquer d'argent, y possède un immeuble de 12 étages, comportant 250 chambres, des boutiques et un studio de radio émettant, six heures par jour, pour 20 millions d'auditeurs. A Paris, le siège est 3, villa Guibert (XVIe). L'assemblée nationale des *Témoins de Jéhovah* s'est tenue au Vél'd'Hiv., du 9 au 12 août 1951.

La doctrine de la secte est contenue dans un livre bizarre intitulé « *Que Dieu soit reconnu pour vrai* », édité à New-York et diffusé à des millions d'exemplaires.

Dogme essentiel : *la fin du monde est proche.* Mais au lieu de s'appuyer pour cette affirmation sur les découvertes atomiques, on croit plus sûr et plus simple de spéculer sur les sept jours de la création. Chaque jour étant proclamé d'une valeur de 7.000 ans, il s'ensuit que le monde humain doit durer 49.000 ans. Mais comme il y a déjà 48.000 ans d'écoulés et qu'il y aura 1000 ans de Paradis terrestre — millénarisme — il en résulte *avec évidence* que cette génération ne passera pas sans que le règne de Dieu soit établi. Jéhovah est devenu Roi, en 1914, au ciel. Ce n'est qu'en 1914, que Jésus est monté au ciel et que Satan a été précipité sur la terre, comme tout le monde alors a bien pu le constater ! Au printemps de 1918, les morts ont ressuscité et les premiers élus ont pris place dans l'éternité, mais non pour l'éternité, car Jéhovah seul est immortel. La doctrine de l'immortalité de l'âme est « la principale imposture que Satan propagea pour égarer l'humanité et l'asservir aux religions, qui sont toutes fondées sur cette prétention. » En réalité, l'âme est mortelle, il n'y a ni enfer ni purgatoire. Mais bientôt, demain peut-être, Jésus, qui a obtenu, lui, l'immortalité par sa fidélité, viendra sur la terre et reconnaîtra les *brebis* — les *Témoins de Jéhovah* — et les séparera des *boucs*, c'est-à-dire du reste des humains !

Si nous en venons à Jésus, selon cette secte, il est bien sorti de Jéhovah, mais il n'est pas Dieu. Il a reçu un esprit divin au Jourdain, par le baptême. La secte est résolument *unitarienne.* Son raisonnement contre la Trinité est irrésistible : qu'on en juge :

— « Il est évident que les personnes craignant Dieu et désirant le servir éprouveront les plus grandes difficultés à aimer et adorer un monstre difforme, une phénoménale divinité à trois têtes... Par de telles inventions, le clergé se contredit, puisqu'il affirme que Dieu fit l'homme à son image. *Il est certain que personne ne vit jamais un humain à trois têtes !* » Au surplus, « si Jésus avait été Dieu, celui-ci serait mort et mis dans la tombe avec le Maître ! Quelle aubaine pour le Diable !... »

Et les *Témoins de Jéhovah* de conclure triomphalement et sans rire :

— « La Trinité nous paraît désormais en fâcheuse posture. Elle s'écroule impitoyablement sous le poids de ces arguments irréfutables... »

Nous laisserons au rédacteur théologique de l'*Ami* le soin de répondre à cette *démonstration*, s'il a du temps à perdre.

Du reste, tous les dogmes des *Témoins de Jéhovah* sont pareillement « irréfutables ». Rutherford est le premier à avoir compris la Bible. Ni la prière, ni la religion ne sont nécessaires au salut, il suffit d'être « pour la Théocratie ». L'Eden alors sera reconstitué et 144.000 Témoins formeront le

[8] Sur les *Témoins de Jéhovah* on relira l'article de l'*Ami*, 1948, p. 790, les indications données au « Petit Courrier » (1952, p. 34) et le petit ouvrage de F. Spadafora, *Testimoni di Geova* (cf. *Ami*, 1952, p. 38 des couv.).

total des élus, qui seront le « Corps du Christ », au ciel, tandis que leurs sujets, sur la terre, jouiront du Paradis... Pas de culte dans la secte. Le baptême est pratiqué par immersion. On célèbre annuellement la mort du Christ au 14 Nizan.

Les *Témoins de Jéhovah* attaquent toutes les religions, mais surtout l'Eglise catholique, « cette mascarade religieuse, qui a... déshonoré le vrai Dieu et son Christ ». C'est elle qui est responsable des deux guerres totales du siècle ! Le monde actuel est, du reste, livré à Satan. La secte refuse toute collusion avec lui, elle refuse le service militaire, le salut aux drapeaux. Les *Témoins de Jéhovah* renversent toutes les barrières religieuses, nationales, sociales, et sont citoyens de l'univers.

« Un *Témoin de Jéhovah*, a dit l'abbé H. Desmettre, c'est un désespéré qui ne voit plus dans la vie qu'un cauchemar et qui se réfugie dans le rêve d'un faux bonheur. »

Mais c'est assez nous arrêter à de telles insanités. Tout est arbitraire, puéril, déraisonnable, blasphématoire, dans cette doctrine. Les protestants eux-mêmes, si bienveillants pour toutes sortes de sectes appellent celle-ci, non l'église des « frères séparés », mais celle des « frères égarés ».

XI

Dans *The Month* de janvier 1952, le R. P. James Brodrick nous entretient de *Pastor et son Histoire*. Historien lui-même, et de grande classe, il est naturel qu'il s'intéresse et veuille nous intéresser à un très grand historien de notre temps [9].

Le baron Ludwig von Pastor — selon le titre qu'il portait à la fin de sa vie — était d'origine modeste. Il était né à Aix-la-Chapelle, la cité de Charlemagne, en 1854. Son père, de religion protestante, était marchand de couleurs ; la mère était catholique. Le père exigea que son fils fût baptisé dans sa religion à lui. On sait que c'était la thèse protestante : les fils de la religion du père et les filles de la religion de la mère. Ce ne fut qu'après la mort de son père, en 1864, que le jeune enfant reçut l'instruction catholique, avec sa mère. Celle-ci était une vaillante femme, elle garda le commerce de son mari. Mais son fils, si docile qu'il fût, ne s'y adonnait qu'avec répugnance. Elle le laissa faire à sa tête, « et quelle tête » s'écrie le P. Brodrick. A 24 ans, il sera couronné docteur par l'Université de Gratz, après d'intensives études à Louvain, Bonn, Berlin et Vienne. L'un de ses professeurs fut Mgr Jean Janssen, l'auteur fameux de *l'Histoire du Peuple allemand*, que Pastor devait réviser, en sa 18e édition, et porter à son point de perfection.

Pastor avait pris, tout jeune, comme devise : *Vitam impendere vero :* « consacrer la vie à la vérité ». Il tiendra parole jusqu'à sa mort, à 74 ans, en 1928. Il avait essayé de trouver un poste non-payé aux Universités prussiennes de Berlin ou de Bonn, mais son catholicisme lui en ferma les portes. Ce fut presque de force qu'il devint citoyen autrichien, et fut nommé à une chaire de l'Université d'Innsbrück. Si sa foi lui avait valu des déboires, elle lui gagna le cœur de sa parfaite compagne, Constance Kaufmann, qu'il épousa en 1882. à l'âge de 28 ans. Sans elle, il est permis de douter qu'il aurait pu mener à bien sa tâche formidable, car il fut assurément l'un des plus grands travailleurs de son siècle. Mais il lui fallait un secrétaire de tous les instants, une aide dévouée et inlassable, une lectrice perspicace capable de déchiffrer et de transcrire, de façon lisible, ses manuscrits indéchiffrables, car il écrivait d'une façon hiéroglyphique. Constance était la seule capable de le lire ! Leur collaboration dura 46 ans. Cette femme fit face aux exigences d'une vie de recherches, en dépit d'une santé que le surmenage malmenait durement, et malgré la nécessité d'élever une famille, dans une maison si pleine de livres et de paperasses qu'il y avait à peine moyen d'y circuler !

— « Songer à tout le nettoyage que cette merveilleuse dame eut à faire et à maintenir après l'avoir fait, c'est être effrayé de son courage. Et lorsque son illustre mari se sentait déprimé ou décontenancé sous la montagne de documents, qu'il avait réunis de toutes les archives d'Europe, elle était toujours là pour creuser dans les flancs et l'aider à se retrouver dans les détours de sa montagne. »

C'est ainsi qu'avec elle, il réussit, tout en écrivant dans son inaccessible écriture gothique allemande, à mettre bout à bout jusqu'aux dernières lignes les seize importants volumes de son *Histoire des Papes*. Comment fut-il amené à entreprendre un tel travail ? Probablement à la lecture de l'*Histoire des Papes* de Leopold von Ranke, publiée en 1834-1836. Il avait 19 ans quand il résolut de refaire un travail si cruellement manqué. Il comprit que si un « homme du pays » est le seul à pouvoir parfaitement comprendre, dans son fond, n'importe quelle histoire nationale, il en est de même pour une histoire religieuse. Il faut être « de la maison », pour en pénétrer l'intimité. Faute de sympathie profonde et de connaissance personnelle des convictions catholiques, un Ranke interprétait souvent de travers les actes et les intentions des papes ; d'ailleurs il écrivit ensuite une *Histoire de la Réforme protestante*, pour prouver à ses coreligionnaires que s'il avait, çà et là, montré de la compréhension pour les papes, cette indulgence était purement académique et plus apparente que réelle. C'est bien à tort, constate le P. Brodrick, que l'on pense qu'un catholique ne peut écrire l'histoire de son Eglise, sans partialité. Il est mille fois plus difficile à un incroyant de se montrer impartial ! L'expérience le prouve.

— « Somerset Maughan, écrit le R. P., qui n'est ni chrétien, ni même un homme qui croit à la moralité chrétienne, a essayé sérieusement, une fois, à titre d'expérimentation, de faire une méditation selon la méthode de S. Ignace de Loyola. Il en donne les résultats comiques dans son livre *don Fernando*, et il exprime son opinion que nul être humain, pas même Ignace lui-même, ne pouvait se soumettre à une heure de pareille torture. Et pourtant, il est parfaitement sûr que des millions d'hommes et de femmes font cela tous les jours, sans être malades, et cela tout simplement parce qu'ils croient en Dieu et en sa grâce, et parce que cela fait toute la différence. »

[9] L'œuvre principale de Pastor est la *Geschichte der Pæpste seit dem Ausgang des Mittelalters*. Elle va de Martin V à Pie VI. La traduction française : *Histoire des Papes depuis la fin du Moyen Age* (t. I à VI, par Furcy Raynaud ; t. VII-XIV, par Alfred Poizat ; t. XV-XX, par A. Poizat et W. Berteval,) 20 vol. in-8, Paris, Plon, s'arrête à la fin de Grégoire XIII († 1585).

La foi en l'Eglise ressemble à une seconde paire d'yeux, ce qui permet à un historien catholique d'atteindre beaucoup mieux à la vérité sur les papes que des historiens aussi érudits qu'un Ranke, un évêque Creighton, un Casper. Voyez l'*Histoire de l'Europe* de Fisher ; il est pourtant un des historiens les plus réputés d'Angleterre, mais toutes les sections de son Histoire qui touchent aux papes dépassent de très peu « les vulgaires insanités de H. G. Wells », le romancier incroyant bien connu.

Pastor publia son premier volume, en 1887. Il menait plusieurs tâches de front, car il était directeur de l'Institut autrichien de Rome, chargé d'affaires et ministre plénipotentiaire, auprès du Saint-Siège. Anobli en 1908, il fut créé baron en 1916. Depuis l'âge de 25 ans, il avait commencé à travailler aux archives du Vatican. Et les autorités de la bibliothèque, l'une des plus fameuses et des plus riches du monde, ayant très vite reconnu les qualités hors de pair de ce chercheur, lui fournissaient copie des documents des archives les moins accessibles. Ce fut un mémoire qu'il adressa au cardinal Hergenrœther, lui-même historien de haute valeur, qui aida dans une large mesure à la décision prise par Léon XIII, en 1881, d'ouvrir les archives du Vatican à tout le monde.

Ce que tous peuvent apprécier dans l'édition allemande de l'*Histoire des papes* de Pastor, c'est la richesse des renvois aux sources d'archives, dans les notes et le grand nombre de documents inédits publiés en appendice à chaque volume ; alors même que l'on regrette de ne plus trouver ces mêmes documents, dans les traductions en langues étrangères de l'œuvre du grand historien. Et un autre mérite, non moins remarquable de son exposé, c'est que son récit n'est jamais alourdi par la quantité des références et qu'il garde, au contraire, tout son intérêt, comme s'il s'agissait du plus palpitant des romans. Cela ne veut pas dire que cette Histoire magistrale n'ait pas eu à subir l'assaut des critiques, catholiques ou autres. Un cardinal, décédé en 1942, estimait que tout le volume concernant Alexandre VI, envers qui il estimait que l'historien avait été dur à l'excès, devrait être mis à l'Index. Mais Pastor répondit aux critiques sur ce point, en ajoutant 44 documents nouveaux au volume qui suivit celui — le t. II — où il avait parlé d'Alexandre VI. On a essayé de réhabiliter le pape Borgia, et cela à une date encore récente, mais, selon l'avis du P. Bordrick, « le verdict de Pastor sur ce pape ne semble pas pouvoir être révisé jamais, en un sens plus favorable » [10].

Un autre reproche plus général fait à Pastor, notamment par l'érudit autrichien, Mgr Paul Baumgarten, c'est d'avoir montré constamment une évidente partialité envers les jésuites. Mais il faut noter que Mgr Baumgarten nourrissait contre les jésuites une aversion qui atteignait au degré d'une obsession. On a prétendu que Pastor comptait chez les jésuites de nombreux collaborateurs anonymes, qui lui fournissaient des renseignements issus de leur « moulin camouflé ».

Mais la publication en 1950, à Heidelberg, d'un gros volume contenant le *Journal*, les *Lettres* et les *Mémoires* de Pastor a réduit à néant cette légende puérile. Il est bien vrai qu'un jésuite de Munich, le P. Charles Kneller, fut sollicité par Pastor de lui fournir des documents au sujet de sources anglaises, mais il n'y était absolument pas question des jésuites, et les autres secours occasionnels donnés par ce savant jésuite bavarois, sur Alexandre VII, n'ont été fournis qu'après la mort du grand historien, dans le but d'achever la partie incomplète de son œuvre. Le P. Brodrick cite même un passage de Pastor qui est loin d'être favorable aux jésuites, au XVIII^e siècle. Le seul autre jésuite qui a contribué à l'achèvement de l'*Histoire des Papes* est le P. William Kratz, professeur à la Grégorienne, que Pastor pria de lui donner son concours, en 1925, lorsque sa vue déclinait au point qu'il craignait de ne pouvoir terminer son travail.

Au surplus, remarque avec bonne humeur, le P. Brodrick, lui-même excellent jésuite, « il est permis de ne pas aimer les jésuites, comme ce fut le cas de ce super-excellent pape Benoît XIV, mais nul homme ayant le souci de la vérité n'admettra que tout ce qu'ils font est nécessairement mauvais. » Ils avaient raison en France, contre le gallicanisme et le jansénisme. Ils ont fait, à la suite de S. François-Xavier, des merveilles en Chine, dans les Indes et au Japon. Chose à reconnaître, c'est que le récit de la suppression de la Compagnie, dans les trois derniers volumes de Pastor, publiés après sa mort, sont dûs à la collaboration des jésuites et que le critique fort bien informé qui en a parlé avec éloge dans le *Supplément littéraire du Times*, du 27 avril 1951, donne cet exposé comme un modèle d'impartialité et de documentation scientifique. Il se trompe seulement en les attribuant au P. Kratz, car la documentation en fut fournie par un jésuite français, le P. François Caillard. Mais le même critique du *Times* a raison de penser qu'en méditant sur les détails jusque-là inédits de cette histoire de la suppression des jésuites, « beaucoup de jugements sur les préliminaires de la Révolution française auront besoin d'une salutaire révision. »

L. CRISTIANI.

[10] Nous avons donné, dans l'*Ami* du 25 octobre 1951, une analyse du livre consacré par M. Giovanni Soranzo à une réhabilitation au moins partielle d'Alexandre VI Nous espérons pouvoir apporter, prochainement, l'une des réfutations les plus autorisées de la thèse Soranzo par M. Picotti, professeur à l'Université de Pise.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

1. **Le psautier du Bréviaire romain.** Nouvelle version. — In-18 de XVI + 104 + 574 p., 1.290 f. à 1980 f., suivant reliure. — Paris, Labergerie, 1951.
2. **Le diurnal du Bréviaire romain,** latin et français. Nouvelle version. — In-18 de XLIV + 104 + 1028 + [304] + 570 p., 2.970 f. à 4.800 f. suivant reliure. — *Ibid.*, 1951.

L'auteur de ces deux publications est le R. P. Roguet, O. P. Toutes deux sont des extraits, avec adaptations et corrections, du Bréviaire romain, latin-français, du même auteur, qui réédita récemment le travail analogue du P. Hugueny en substituant au texte

de la Vulgate celui du récent psautier romain accompagné de sa traduction aussi littérale que possible. L'œuvre du P. Roguet n'est donc pas un essai de critique biblique ; c'est un ouvrage pour l'usage liturgique s'adaptant strictement aux rubriques et prenant la traduction latine romaine de 1945 comme un *donné* auquel on ne touche pas.

Remarquons cependant, Ps. CXXVI, 6, une substitution du singulier au pluriel du latin, sans justification; et Ps. CVIII, une heureuse interprétation des versets 6-19 comme étant des paroles, non du psalmiste, mais de ses ennemis, qui est glissée là grâce à une traduction un peu libre du verset 20, dont le texte latin tel que le donne le nouveau psautier prête, du reste, à quelque ambiguïté.

1. — Le *Psautier* est présenté dans l'ordre et avec les divisions qui dans le bréviaire le répartissent sur une semaine. Chaque psaume porte un titre en français, qu'explicitent trois lignes en moyenne, placées au bas de la page. Chaque coupure du bréviaire provoque un sous-titre nouveau, et souvent chaque strophe. Car les strophes sont distinguées, comme dans le nouveau *Liber Psalmorum* romain de 1945, par des lettres ou des chiffres romains placés dans la traduction seulement. La numérotation des versets telle que la donne la Vulgate clémentine est reproduite dans les textes latin et français. Les rubriques, en noir mais en caractères gras, sont une adaptation plus qu'une traduction de celles du bréviaire latin. Quarante et une hymnes du temps, habituellement placées dans l'*Ordinaire,* sont reproduites et traduites.

2. — Le *Diurnal* donne d'abord ce psautier avec la même pagination. Vient ensuite le Propre du Temps du 1er Dimanche de l'Avent au dernier après la Pentecôte (1.028 p.) ; le Commun des Saints, avec ses compléments habituels (Office complet des morts, prières des agonisants, prières avant et après la messe, etc. ; 304 p.) ; le Propre des Saints (on se demande pourquoi cette interversion de l'ordre habituel ; 570 p.) ; enfin les Tables.

On trouve dans ce diurnal tout ce qui est nécessaire pour la récitation du bréviaire, sauf matines, avec texte et traduction des capitules, hymnes, antiennes. oraisons, le tout typographiquement disposé pour éviter les recherches dans la mesure du possible.

Toutes les traductions sont placées dans une colonne qui touche au texte latin sur une même page ; elles ne cherchent pas à se faire valoir pour elles-mêmes, mais à aider, s'il le faut, par un coup d'œil rapide, à l'intelligence de quelques textes difficiles. Les caractéristiques en sont une simplicité souvent littérale, qui admet des inversions pour mieux suivre l'ordre des mots latins. Si malgré tout le sens reste obscur, même en français (par exemple pour la 2e strophe de l'hymne de Laudes de S. Jean-Baptiste au 24 juin, dont le texte latin est un casse-tête célèbre), une note achève d'aider le novice et même le savant.

L'utilisation de ces deux volumes sera différente. Le *Psautier* sera consulté *avant* la récitation du bréviaire pour se pénétrer du sens général de chaque psaume. Son usage serait trop compliqué pour les fêtes qui ont leurs antiennes et psaumes propres : on le réservera pour les jours où l'on prend les psaumes tels qu'ils sont distribués pour la récitation hebdomadaire. Même dans ce cas, il faudra toujours avoir un bréviaire ouvert en même temps que ce psautier, et passer de l'un à l'autre dans la récitation. Quant au *Diurnal,* il suffira *seul,* comme son nom l'indique, pour la récitation de toutes les Heures du jour, matines exceptées.

Moins dispendieux que le bréviaire complet latin-français, ces deux volumes le remplaceront, avec des avantages presque égaux pour la piété (mais non pour la facilité de la récitation).

A. Cance. — **Le Code de Droit canonique.** T. II et T. III (8e édition entièrement revisée. — Deux vol. in-12 de 660 et 575 p.). — Paris, Gabalda, 1951, 1952.

Il y a un an environ, l'*Ami* annonçait une réédition (la 8e du tome I de l'excellent « Commentaire succinct et pratique » de M. le chanoine Cance. Et voici que presque coup sur coup nous arrivent les tomes II et III de ce même ouvrage, qui achèvent (avec le volume spécial sur les *Procès)* la réédition complète d'un commentaire qui atteint aujourd'hui son 34e mille. Les raisons de ce succès sont assurément le caractère à la fois précis, bref et pratique que l'auteur a su donner à son exposé, mais surtout au soin consciencieux qu'il a apporté à améliorer son texte, et à le mettre à jour suivant les données les plus récentes de la doctrine et de la jurisprudence canoniques. Cette remarque que nous avions déjà faite à propos de la réédition du t. I doit être appliquée en toute objectivité au t. II, et se vérifie davantage encore dans le t. III.

L'usage de caractères typographiques neufs a permis de donner au commentaire une densité remarquable, sans que la clarté ait eu à en souffrir. On notera l'abondance des notes concises et toujours pertinentes qui remplissent plus de la moitié de certaines pages. Les documents du St-Siège, dont le texte était jadis reproduit *in extenso* dans des appendices, ont été opportunément résumés ou insérés à leur place dans le commentaire (par ex. les normes de l'enquête pré-matrimoniales et les interrogatoires prescrits par l'Instruction *Sacrosanctum,* t. II, n. 319). L'ensemble des lecteurs goûtera cette réforme ; seuls les spécialistes iront aux sources officielles pour consulter le texte original.

L'une des parties les plus étudiées du t. II est le droit des *Religieux,* et spécialement le chapitre concernant les confesseurs des religieuses au sujet duquel l'*Ami* a été si souvent consulté. Un gros effort a été fait également en ce qui concerne l'*Eucharistie* et le *Mariage,* sacrements dont la discipline a subi de nombreuses adaptations. Mention a été faite à leur place (p. 281 et 327) des récents indults accordés à la France depuis 1947. L'Instruction de 1949 relative au *servant de messe* a été également commentée. Le privilège de la foi a été très opportunément distingué du privilège paulin (p. 599 et 609). Signalons simplement que dans le 2e schéma de consanguinité (p. 550) une prochaine édition devra signaler que, par rapport à la souche Pierre, Emile et Marie sont parents non pas du 2e au 4e degré, — ni même au 3e égal, — mais bien du 2e *au 3e* degré ; et cela, en vertu même du principe énoncé à la page précédente (p. 549 note), à savoir que lorsqu'une *seule* et même personne descend d'un ancêtre par deux lignes inégales (par suite de mariages entre parents), c'est la parenté par la ligne *la plus courte* qu'il faut considérer ; la règle *Remotior gradus trahit ad se propinquiorem* ne s'applique que dans le cas où *deux personnes* descendent d'un ancêtre commun à des degrés inégaux.

Le t. III, dont la matière s'étend depuis « Les temps et lieux sacrés » jusqu'à la fin du Code, a été considérablement développé, surtout si l'on observe que le livre « Des procès » a fait l'objet d'un gros volume à part. On y trouvera une ampliation sérieuse du chapitre concernant le « culte divin » et un développement notable du Livre V *(De delictis et pœnis).* Les dernières acquisitions doctrinales concernant la définition de la peine *ab homine* (c'est *seulement* celle qui est infligée par précepte ou sentence condamnatoire) sont précisées (p. 328 et 356). La réserve des péchés est soigneusement distinguée de celle des censures (n. 236, note 1). Et à la fin du volume un appendice (de près de 70 pages) forme un précieux traité de législation divino-ecclésiastique concernant le culte, les biens, le ministère ecclésiastique, et l'enseignement (y compris la loi Barangé).